

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 44 (1899)
Heft: 3

Artikel: Menus propos sur les courses de fond
Autor: Dutoit, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MENUS PROPOS SUR LES COURSES DE FOND

Le goût du bon cheval en Suisse ne se manifeste que depuis un quart de siècle environ. C'est depuis la campagne de 1870 qu'on a commencé à envisager le cheval comme un moteur rapide et que, grâce à la Société pour l'amélioration de la race chevaline de la Suisse romande, le goût des courses s'est répandu dans la population. Les courses éminemment nationales de l'hippodrome d'Yverdon, se sont développées d'année en année, et stimulées par la création de sociétés similaires civiles ou militaires, — dont quelques-unes ont déjà cessé d'exister, — elles sont arrivées à se faire classer les premières en Suisse soit par le nombre soit par la qualité des sujets inscrits. Toutes ces courses sont des courses de vitesse car, à l'exception du cross-country de 4 à 5000 mètres, la plupart, soit au trot soit au galop, ne comptent que 2 à 3 kilomètres.

A part la grande chevauchée de Gustave-Adolphe, en 1716, qui parcourut en 16 jours la distance de Demolika en Turquie à Stralsund, l'histoire n'enregistre guère de faits de ce genre, — en Europe du moins, jusqu'après 1870.

En 1878, le lieutenant hongrois Zabowitch monté sur sa jument « Paradoxe » se rendit de Vienne à Paris en 15 jours. (Plus tard, à Londres, il entreprit, dans la Tamise des essais de natation aux fins de s'entraîner pour la traversée de la Manche ; cette expérience n'eut pas lieu).

Quelques années plus tard — nous ne pouvons préciser la date — un jeune lieutenant de cosaques fit le trajet dès la frontière d'Asie, près de Nijninowgorod, à Paris, avec 2 chevaux de troupe, l'un monté, l'autre conduit en laisse, alternativement, à la méthode tartare. Ce voyage très long, mais modéré comme étapes, puisqu'elles ont varié de 30 à 70 kilomètres, est, à ma connaissance, le plus long jusqu'à ce jour. Des détails intéressants à son sujet ont été publiés dans *La Nature*.

Depuis 1880, nous relevons dans l'armée suisse, de nombreux raids de 100 à 150 km., accomplis par des pelotons d'officiers dans des courses de fin d'école, avec les chevaux de

la régie fédérale, et après des cours d'équitation variant de 4-6 semaines.

Enfin, en 1893, eut lieu, si ce n'est le modèle des courses de ce genre, au moins la plus importante. Il s'agit du match militaire Berlin-Vienne et Vienne-Berlin ou « von der Danau bis zur Spree », immortalisé par le lieutenant autrichien Höfer, qui, sans être arrivé premier a cependant été considéré comme tel par tous ceux qui ont suivi les péripéties de cette course de près de 600 km. avec un minimum de parcours de 72 heures.

Il y a eu dans notre pays, et il s'accomplit aujourd'hui dans les pays neufs, des courses de fond inspirées par la nécessité. Les voyageurs qui nous reviennent des autres continents ne peuvent assez s'extasier sur les « raids » accomplis avec des chevaux légers à demi-sauvages et pris à la prairie sans aucune préparation. Le livre de notre compatriote Moser sur ses aventures dans les hauts plateaux de l'Asie centrale donne à ce sujet des détails très instructifs. Emanant d'un homme compétent en la matière, ils ont plus de valeur que les racontars souvent fantaisistes de voyageurs « Sonntagsreiter » en Europe, devenus « Distanzreiter » ailleurs.

Les grandes chasses à courre, — non les officielles, courues dans des allées sablées, — menées par des veneurs dur-à-cuire sont aussi des « fronnées » mettant à l'épreuve le fond et l'endurance des bons chevaux. Ils marchent à de grandes allures, dans toutes sortes de terrain, pour rentrer au logis le ventre vide, avec 100 à 150 km. dans les jambes.

Il en est de même du service militaire qui demande à la cavalerie et spécialement aux patrouilles d'officiers, des pointes hardies, à de grandes distances, à toute heure et par tous les temps.

Tous ces faits mettaient depuis longtemps dans l'air l'idée d'une course de fond ; mais sa réalisation n'a pu avoir lieu chez nous que grâce à l'étude approfondie et à la généreuse initiative de M. le colonel Lecoultre.

En août 1898, à l'occasion des courses d'Yverdon, le comité de la Société de cavalerie décida la course avec itinéraire Lausanne-Thoune et retour. Le 29 septembre paraît l'engagement, avec une réduction de parcours d'environ 50 km. et qui d'après la plus juste évaluation comporte 97 km. à l'aller et

103 au retour, sans tenir compte des différences de niveau qui augmentent sensiblement la distance.

L'engagement en lui-même n'avait rien d'excessif. Il tenait compte du poids des cavaliers, de l'aptitude des chevaux engagés au service militaire, du départ individuel $2 \frac{1}{2}$ à $2 \frac{3}{4}$ h. avant l'aube ; de l'obligation de se faire inscrire aux contrôles et de la condition imposée à chaque cavalier de monter le même cheval inscrit pendant tout le parcours. Plus tard, ces propositions ont été complétées et modifiées en ce sens que le départ a été fixé deux heures plus tard et que chaque participant s'est engagé sur l'honneur à passer à Oron et à ne se faire sur tout le parcours, ni aider, ni éclairer, ni entraîner.

Choix du cheval et du cavalier. — Il est superflu de dire que l'un et l'autre doivent être bons, mais il est permis d'ajouter que si l'un ne vaut pas l'autre il faut du moins qu'ils se complètent, se connaissent et s'entendent parfaitement de façon à n'avoir en route ni discussion ni chicane.

Un fort et grand cheval et un souple et léger cavalier, voilà l'idéal. Le cheval haut et long pour embrasser beaucoup d'espace, les aplombs bien ouverts pour ne pas s'embarrasser dans ses propres jambes ; un dessous pour ne pas boiter ; un dessus pour bien porter ; un balancier (tête et cou) bien proportionné, porté droit ou renversé (encolure de cerf) ; un estomac d'autruche, un cœur généreux et l'impression générale d'un morceau de bon bois, cru au soleil et équarri à la hache. L'Anglais Melville, cité par le comte de Comminges, écrit à ce sujet : Une tête comme un serpent et une peau comme une souris ; un œil comme une femme, brillant, doux et brun ; un rein et un dos à porter une maison et des membres pour l'enlever par-dessus une ville. Le cavalier plus long que large, ne pas dépasser 85 kg. ; bon pied, bon œil et fort appétit ; le cœur bien embrelé et ses soupapes graissées ; les poumons solides comme une balle de foot-ball ; le foie dégraissé ; les rognons collés aux reins ; autre chose collé au ventre et la peau des jambes lisse et dure comme un cuir de tortue.

L'âge aussi bien du cheval que du cavalier est difficile à préciser. Le premier est comme la femme, il n'a que l'âge qu'il porte. On cite des chevaux de 3 ans qui ont chassé sans s'arracher les tendons, se décrocher l'épaule, s'ouvrir les genoux ou se tordre les boulets. Mais il est bon de se souvenir qu'un

cheval de 5 ans n'est qu'un gros poulain ; qu'un homme de 20 ans est un adolescent et que, l'expérience aidant, la force de l'âge c'est-à-dire pour le cheval de 7 à 14 ans et pour l'homme le temps pendant lequel il est inscrit sur les contrôles militaires, sont les limites qu'il convient d'adopter. A l'appui de ce dire je citerai les « raids » accomplis par M. le colonel de Perrot de 1890 à 1897.

La race du cheval qui convient le mieux pour ces exercices n'est pas d'après les résultats connus, le « pur sang » mais le demi-sang pas trop éloigné du premier soit du pur sang anglais soit du pur sang arabe. Nous avons aussi l'irlandais, l'anglo-hongrois ; l'anglo-normand breton ou charentais ; l'anglo-italien ou l'anglo-suisse. Cette constatation découle de l'expérience acquise dans la plupart des courses de fond européennes. Lors du « raid » Vienne-Berlin, civils et militaires ont vivement débattu cette question : les premiers contre, les seconds pour le sang. Un professeur viennois entre autres soutenait cette thèse : que « le sang » est le résultat de la fonction et non une qualité héréditaire. A l'appui de son opinion, il avait sur 20 chevaux cités, indiqué comme n'ayant pas de sang, les gagnants nos 1, 3 et 4 : « Athos », « Rotation » et « Minerva ».

Les pédigrées* de ces 3 sujets demi-sang dans le sens strict du mot ayant été publiés, ils ont fourni la preuve que le 1^{er} était par « Mars », le 2^{me} par « Siderolit » et le 3^m par « Zsibo » tous trois pur sang. Le savant rond-de-cuir s'est excusé en disant qu'il n'avait pu consulter le Staatdbook hongrois, la bibliothèque de l'Université étant fermée pendant les vacances. Passons.

Le type le plus parfait dans la course Lausanne-Berne est le hunter de M. le lieutenant de cavalerie Bühler, de Winterthur, acheté par lui dans le duché de York. Sur les chevaux arrivés, les 5 premiers sont des demi-sang anglais élevés en Angleterre ou en Irlande et les 3 derniers un anglo-normand ou nivernais, un anglo-suisse et un anglo-allemand du Nord. L'étude de « la trempe » du « sang » et de la « qualité » nous mènerait trop loin. Il suffit de se rappeler qu'un cheval de sang marche mieux à 3 jambes qu'un cheval à sang d'écrevisse avec ses quatre ; que la trempe fait du cheval qui la possède un être aussi différent de celui qui ne la possède pas, que l'acier est différent du fer ; et que la qualité est l'individualité du cheval par laquelle il a la volonté de profiter de ses avantages, sans arrière-pensée et sans cabochage.

Régime des deux. — L'habitude est une seconde nature. L'expression « entraîner » est souvent confondue avec « éreinter ». Tel voit son chemin de Damas dans un régime d'ascète et ne songe qu'à diminuer ses kgs. ou à supprimer certaines protubérances arrondies mais gênantes. D'autres, à l'antipode des premiers cherchent à augmenter leur tissus adipeux pour se décoller la peau des côtes et se densifier les biceps et les bifémoraux calcanéens. Comme règle de conduite : si vous êtes prédisposé à l'embonpoint et à l'engraissement, renoncez à la course ; si vous êtes en mauvais état par maladie ou anémie, renoncez-y encore. Par contre, si vous êtes sec et léger par âge, travail ou tempérament, allez-y gaiement, mais azotez-vous fortement avec des roms ou beefstecks ; des haricots, du fromage maigre et de la « polenta » pour lier le tout. Laissez au jockey le régime du beurre frais, assez bon pour les plus grandes pistes d'Europe et des deux Amériques de 1400 à 7000 mètres. Mais vous qui devrez en faire 25 à 30 fois plus, de jour et de nuit et par tous les temps, entretenez le tempérament : buvez peu mais bon, mangez à votre faim et du meilleur.

Le régime à adopter pour le cheval diffère essentiellement suivant le temps qu'on a devant soi et aussi, mais moins cependant, selon le tempérament. Pour un entraînement de ce genre, il faudrait disposer de 3 mois, et suivant que le sujet est maigre ou gras le remettre en viande avec de l'orge, du maïs ou du gros son ajouté à l'avoine dans une certaine proportion, ou, inversement, dans le second cas le débarrasser de sa graisse inutile par la purgation ou les suées comme dans l'entraînement usuel des courses.

Dans le premier cas, l'orge ou le maïs seront donnés dans une proportion qui ne dépassera pas la quantité d'avoine équivalent à la moitié ou au tiers. Soit par exemple une ration de 5 à 6 kg. qui représente environ 12 litres ou 4 litres dans les 3 repas : 2 litres d'orge, 2 litres de maïs ou 4 litres de son remplaceront par repas 2 litres d'avoine. Ou bien encore 3 litres d'avoine, 1 d'orge ou de maïs ou 2 de son, si le tempérament du cheval demande un peu de nerf en même temps que d'embonpoint. Pour lier le tout on peut ajouter de la paille ou du fourrage coupé.

A part cela, la liste des fourrages de toute nature est longue : comme azotés : la fève les pois les fèverolles ; comme sucrés : les caroubes, les carottes, le panais ; les betteraves à su-

cre. Il existe aussi des aliments concentrés : les œufs, les biscuits — fourrages fabriqués avec de la poudre de viande, de la farine et certains condiments employés par les Anglais dans quelques-unes de leurs campagnes en Afrique.

Pendant la guerre avec la Turquie, la Russie a employé avec succès 20 millions de biscuits composés d'avoine, de pois et de graine de lin, biscuits dont 1 kg. équivalait à 5 kg. d'avoine. Il est difficile d'admettre cette proportion ; l'avantage de ces biscuits sur l'avoine est plutôt la facilité de transport que la valeur nutritive. Reitzenstein, le champion allemand du match Berlin-Vienne, donne la composition d'un pain, fait d'avoine gruée, de maïs et d'œufs. Il est possible que ces mixtures puissent rendre des services mais pas plus que l'avoine. Si l'on ne manque pas de celle-ci, on peut se passer d'autres fourrages.

Chez nous, spécialement, on peut recourir comme aliment concentré aux divers genres de pains de céréales : pain de graham, de son, d'orge, de seigle, pain bis, à l'exception du « pain blanc » qui a peu de valeur nutritive. Comme fourrage long, le foin de verger bien sec et pas fermenté de préférence à l'artificiel qui, chez nous, est toujours, ou fermenté, ou moisi, ou gâté. La paille est nécessaire comme lest : paille de froment, d'avoine, d'orge ou de seigle, avec la remarque que la paille de seigle est trop ligneuse, celle d'orge trop barbelée et celle d'avoine, quoique la plus nutritive, souvent mal fermentée. Avec cela on procédera méthodiquement suivant le travail accompli, l'appétit de l'animal et son état d'embonpoint.

Sitôt le degré de viande obtenu on supprimera graduellement tous les adjuvants pour s'en tenir à l'avoine, au foin de verger et à la paille de froment.

Pour l'avoine il est superflu de recommander la meilleure. La qualité de ce fourrage comporte : la propreté, l'absence de graines étrangères, l'absence d'odeur et de goût désagréables ; la dessiccation franche ; le poids minimum de 46 kg. à l'hectolitre et le poids de l'écorce ne dépassant pas le 29 %. Pour le foin : bonne qualité ; des plantes graminées et légumineuses de préférence ; bonne maturité et fermentation ; absence d'odeur de moisi et de poussière. Pour la paille : propreté et dessiccation excluant toute odeur ou altération de couleur. Quant aux quantités, on se basera absolument sur l'appétit du sujet. On donnera l'avoine à satiété, le foin nécessaire pour maintenir la relation nutritive et la paille pour lester.

Tout cela n'est ni difficile ni compliqué. Prenons, par exemple, pour base une ration de 4 litres d'avoine fourragée dès la première heure et répétée 4, 5 et même 6 fois jusqu'au moment de l'extinction des feux. Au fur et à mesure que le travail augmente, stimulant l'estomac, on ajoute ou intercale une nouvelle ration de 4 litres et c'est ainsi qu'on arrive progressivement de 4 à 5 et 6 rations soit de 12 à 20 et 24 litres dans les 24 heures.

A première vue, cette manière de procéder semble jurer avec les principes admis, mais en tenant compte de la physiologie de la digestion chez le cheval, elle est la plus rationnelle et s'est montrée toujours la plus pratique. De cette façon un cheval marche pendant 4 à 5 heures, se fourrage pendant 1-1 1/2 heure et ainsi de suite jour et nuit jusqu'à ce que... ça ne marche plus. D'autres systèmes tels que celui de fourrager pendant une grande halte de nuit jusqu'à satiété pour ne s'arrêter ensuite qu'une demi-heure, de temps en temps, dans la journée, peut être adopté sur un parcours de 100-120 km., mais pas beaucoup plus longtemps sans effondrement.

La combinaison des deux systèmes avec une grande halte de plusieurs heures et d'autres de 1/2 à 1 1/2 heure a été employée par Reitzenstein dans la course déjà citée. Elle est en tout cas préférable au précédent système.

Pour la quantité de foin, il faut s'en remettre à l'appréciation instinctive du cheval et le lui donner chaque fois en même temps que l'avoine, par quantité de 1 à 2 kg. On verra alors qu'après avoir avalé une certaine quantité d'avoine, le cheval va de l'un à l'autre comme nous le faisons avec le pain et le fromage. Plus l'animal consommera d'avoine, plus il sera apte à partir en guerre, cela depuis 16 litres, soit 4 rations de 4 litres, ou pour 24 litres 4 rations de 6 litres, pour arriver au maximum observé avec la jument « Minerva » : 32 litres par jour.

Il ne faut cependant pas que l'entraînement consiste à fourrager toute la journée durant, en oubliant le travail. L'un et l'autre doivent marcher de pair et l'animal doit avoir aussi au moins le quart de la journée de repos, soit 6 heures de temps. On reporte alors sur les autres rations celle qui n'a pas été fourragée à l'heure, de façon à obtenir le total au bout de la journée.

Votre cheval ne montrera pas chaque jour, quoique avec le

même travail, le même appétit. C'est le rôle du bon cavalier de fourrager lui-même et juger, s'il y a lieu, de renforcer, diminuer ou supprimer la ration en se basant sur le fonctionnement de la digestion. On doit quelquefois recourir aux mash, aux barbottages, aux fourrages verts, aux condiments stomachiques et cela en plein *Training*. A propos de condiments, le meilleur sera toujours le sel, que certains prennent avec frénésie jusqu'à ce qu'ils en soient saturés.

Le sucre pris en route constitue un excellent nutritif et réconfortant, mais il ne suffit pas à constituer un repas complet. De même les carottes et les caroubes qui n'ont de valeur que comme apéritif, soutien momentané ou trompe faim.

Le pain grossier ou bis, dont il a été question, donné seul ou avec un fourrage concentré, constitue une variante avantageuse qu'on ne doit pas négliger à certains moments.

La base de la boisson est l'eau fraîche à satiété. Elle doit être préférée à l'eau dégourdie, préconisée par quelques sportmen, à cause du relâchement que cette dernière provoque sur les organes digestifs. Par contre, toutes les fois qu'on pourra y ajouter de la farine grossière, on ne manquera pas de le faire, précisément pour provoquer le contraire.

A ce sujet, une explication. Pendant l'entraînement, je ne suis partisan de l'eau blanche que juste pour que le cheval soit habitué à la prendre sans dédain pendant la course. La farine est bonne pour les vaches à l'engrais; elle empâte et ramollit le cheval, aussi ne doit-on pas en donner à tous les repas.

En route, par contre, donnons-la comme règle, et ne servons l'eau pure que si la farine fait défaut. Certains cavaliers rationnent l'eau à leurs chevaux pour empêcher la transpiration et ses suites: la mollesse et les refroidissements. D'autres font boire chaque fois que le cheval en manifeste l'intention, et cela avec ou sans le mors et sans inconvénient. Ces derniers doivent avoir raison, car plus souvent le cheval boit, moins il absorbe d'eau et partant il l'ingère par petite quantité, en moindre quantité et aussi sans inconvénient pour la digestion, la mixtion et l'équilibre de la chaleur animale. Les bons chevaux boivent peu, il est vrai, mais on ne fait pas d'un mauvais cheval un bon en ne lui donnant pas à boire.

Les spiritueux: vins, bières, liqueurs, peuvent être additionnés aux fourrages et aux boissons, de préférence à ces dernières.

Tous les chevaux ne les prennent pas volontiers, et il est bon de se rappeler que, sauf pour la bière en petite quantité, l'excitation qu'ils produisent est fugace et suivie d'une période de fringale. Leur emploi doit se limiter à la bière pour le courant et peut-être (?) à un moment donné, pour donner un dernier coup de collier.

D'après les récentes études sur l'alcool, cet excitant pernicieux détruit la substance musculaire, lorsqu'il est absorbé à la dose toxique, dose influencée par divers facteurs et qui varie beaucoup suivant les individus.

Il y a donc lieu, sinon de le proscrire complètement, du moins d'être très circonspect dans son emploi, aussi bien pour l'homme que pour la bête. Pour ce qui me concerne, je m'en suis toujours tenu à l'usage de la bière. Tous les chevaux la prennent volontiers. Il faut les y habituer progressivement, en la mélangeant à leur boisson, pour, ensuite, être bue seule en quantité de 2 à 3 litres.

Le rapport général sur la course Vienne-Berlin constate que la presque unanimité des cavaliers s'est prononcée contre l'emploi de l'alcool pour le cheval. Le vainqueur, lieutenant von Starhemberg, dit entre autre (*Gazette de Lausanne*, numéro du 4 août 1893) : « Cette courte halte faillit être funeste aux deux compagnons : au cheval, dont la douleur devint plus aiguë, et qui pour la première fois exigea un appel des rênes et un claquement de langue pour démarrer, et au cavalier, auquel un verre de vin rouge offert dans le but de donner des forces, mais tombé dans un estomac vide depuis 13 heures, occasionne un formidable assaut de lassitude et de sommeil contre lequel il ne put lutter qu'en se grillant le bout du nez avec des cigarettes. »

Un jeune vétérinaire d'escadron habitant Lausanne a bien voulu nous indiquer un mode d'affouragement que nous ne mettrons jamais en pratique et qui consiste à fourrager en prévision de 100 km. : 4 litres de son sec, du sucre, des spiritueux. Si jamais un escadron marche avec une salade pareille, nous doutons qu'il fasse long feu.

(A suivre.)

DUTOIT, major-vét.

